

LIVRES/

Tolstoï, un héraut de notre temps

A partir de textes, lettres et témoignages de première main, Andreï Zorin, professeur de littérature russe à Oxford, conte la vie et l'œuvre de l'auteur de «Guerre et Paix». L'écrivain moraliste apparaît plus clairement, avec ses positions pionnières de végétarien, d'apôtre de la non-violence et de défenseur de la nature.

Par
PHILIPPE LANÇON

Une nouvelle biographie de Tolstoï? Les lecteurs occidentaux que passionne le démiurge du roman russe (et le démiurge russe du roman) avaient déjà l'embarras du choix. Si l'on met de côté les milliers de travaux universitaires et le mémorable cours de Nabokov sur *Anna Karénine*, ils disposaient des vies écrites par Romain Rolland, Stefan Zweig, Henri Troyat, Pietro Citati, et j'en passe; mais rien ne vaut finalement un Russe pour parler d'un Russe, et quand ce Russe est aussi précis, clair et peu bavard qu'Andreï Zorin, professeur de littérature russe à Oxford, quand celui-ci travaille à partir des textes, ébauches, lettres et témoignages de première main,

le résultat est une vie dont toutes les dimensions apparaissent sur moins de 300 pages.

Un bon exemple de son esprit synthétique (et malheureusement traduit sans légèreté) est l'analyse des naissances de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*: «Tous les écoliers russes ont les oreilles rebattues par la phrase prononcée devant sa femme par l'écrivain en mars 1877, selon laquelle il avait chéri dans Anna Karénine "l'idée de la famille" et, dans *Guerre et Paix*, "l'idée du peuple pendant la guerre de 1812". Cet énoncé doit être replacé dans le contexte de l'écriture de ses deux grands romans. Dans le premier, dont l'écriture est concomitante d'un brutal déchirement de la société russe à l'occasion de l'abolition du servage, Tolstoï s'efforçait de reconstruire l'ancienne unité nationale.

Il rêvait, dans le second, d'unité familiale à une époque où l'irréversible déchirement de sa propre famille se révélait de plus en plus distinctement.» La vie sociale est misérable et décevante. Les meilleurs romans la révèlent, et la transforment.

Sofia pour affaires à Iasnaïa Poliana

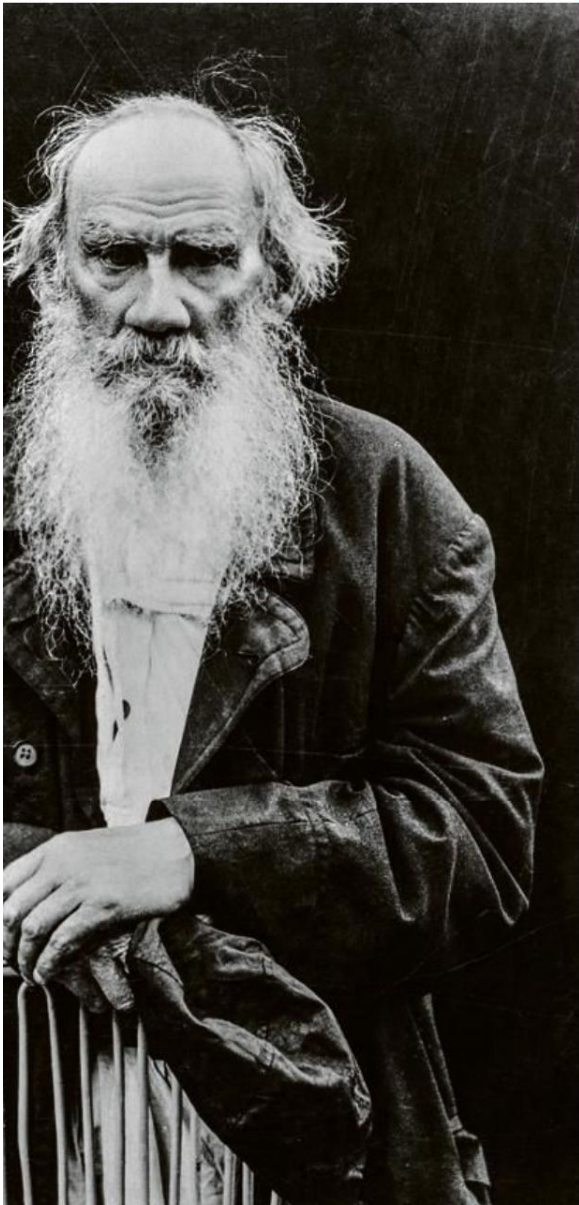
Tolstoï considérait l'accouplement comme une chose «effroyable», tout en y cédant souvent, et il avait fini par voir dans le mariage un encouragement détestable à cet acte. Le couple à réactions de Qui a peur de Virginia Woolf? paraît presque angélique à côté de celui qu'assez vite il forma avec son épouse Sofia, dans le genre ni avec toi ni sans toi. Richard Burton et Elizabeth Taylor eux-mêmes n'auraient pas eu assez d'énergie pour les interpréter.

En 1902, «après avoir enduré treize accouchements, trois fausses couches et porté le deuil de cinq enfants», Sofia «était toujours une femme vigoureuse, dans la force de l'âge. Entre deux maladies de son époux, elle trouvait le temps de se rendre pour affaires à Iasnaïa Poliana (la propriété familiale des Tolstoï) et à Moscou», où elle assistait à un opéra, à un concert. La mort à 7 ans de leur fils cadet, Ivan, les terrasse. L'enfant souffrait de leurs disputes et leur disait: «Ne vaut-il pas mieux mourir que de voir les gens se fâcher?» La mort est par tout dans la vie et l'œuvre de Tolstoï, mais la vie que la mort accompagne reste la plus forte, sans doute parce que l'une contribue à produire l'autre.

Zorin conte et réfléchit cette existence et cette œuvre avec assez de

naturel et de sympathie, sans le côté retors et édifiant de Sainte-Beuve, pour donner envie de lire ou de relire n'importe quel roman ou récit de Tolstoï, et même de musarder, par curiosité, dans ce qu'on connaît le moins et qui est le plus redondant, ses œuvres morales et politiques. Celles-ci étaient guidées par ce que le vieil anarchiste chrétien considérait comme les cinq commandements essentiels du Christ: «Le premier était de vivre en paix dans le monde et de ne pas considérer autrui comme "perdu ou insensé". Le deuxième interdisait l'adultère, comprenant le divorce et les secondes noces. Le troisième exigeait que l'homme ne prête aucun serment, aucune allégeance à un quelconque pouvoir temporel et ne participe à aucune procédure judiciaire. Le quatrième et le plus im-





Léon Tolstoï.
Photo non datée.
BETTMANN ARCHIVE

de créer des écoles paysannes, de mettre au point une pédagogie et des manuels qui développaient ce qui n'existait pas et nous paraît aujourd'hui essentiel : l'attention à l'enfant, à chaque enfant, tel qu'il est, l'apprentissage par le conte et le jeu.

Plusieurs renoncements à la littérature

Il n'a cessé de dénoncer dans ses carnets sa propre concupiscence et sa vanité, tout en admettant que celle-ci était un excellent carburant pour un créateur. L'église orthodoxe l'excommunia avec des pincettes, tant il était intouchable, et, s'il protestait en public et en privé contre la peine de mort et la pente répressive du régime tsariste, on n'osa jamais, une fois la gloire venue, s'en prendre directement à lui. Il a plusieurs fois renoncé à la littérature, écrivant par exemple à un ami en 1871 : « Je n'écrirai jamais plus de verbeuses calembredaines comme Guerre et Paix. J'ai péché, et, par Dieu, je ne recommencerai plus. » La morale, qui impose la soumission, s'opposait à l'art, qui exige la liberté. Heureusement, il recommença. Ses œuvres seules pouvaient retrouver la baguette verte ; mais celle-ci disparaissait de nouveau et, en 1878, trois mois après la publication d'*Anna Karénine*, il note : « Toutes les conditions sont réunies pour que j'écrive et accomplisse ma mission terrestre. Seule l'impulsion de la foi et moi, en l'importance de la cause que je sers, me fait défaut ; il me manque l'énergie de l'égaré, cette énergie terrestre élémentaire, qui ne peut s'inventer. Sans elle je ne peux me mettre à l'ouvrage. »

Dans sa jeunesse, dissolue, d'abord militariste et ambitieuse, mais déjà dégoûtée par les mondanités et les compromis, il s'était brouillé avec Tourgueniev, lequel avait menacé de lui « mettre [son] poing sur la gueule ». On évita un duel de peu, « pour le bonheur de la littérature russe », mais pas une brouille de dix-sept ans. Leur réconciliation ambiguë ouvrit sur cinq visites de Tourgueniev à Iasnaïa Poliana. Il conta des anecdotes, divertissant tout le monde. Il allait bientôt mourir, sa gloire était passée, et il repartait content. Mais Tolstoï, dans ces carnets, note : « Le cancan de Tourgueniev. Quelle tristesse. » Plus tard, dans une lettre célèbre, Tourgueniev l'adjura de revenir à ce pour quoi ce meilleur ennemi lui semblait fait : la littérature. Il mourut avant de recevoir une réponse qui l'aurait attristé.

La production monstrueuse de Tolstoï en fit un phare international, et Hugo à la dimension de l'espace russe. Romancier inégalé, il fut

un écrivain engagé aussi radical que Sartre, mais avec moins d'ostentation – on n'est pas comte pour rien : en 1910, l'année de sa mort, lorsque l'auteur de *Guerre et Paix* apprit qu'il était question de lui donner le prix Nobel de littérature, il demanda à une connaissance de prévenir les jurés que, s'ils le faisaient, ils le mettraient « dans l'obligation fort désagréable de le refuser ». Il avait fait son possible pour limiter la célébration de son quatre-vingtième anniversaire : « Echapper à la gloire était un objectif moral et artistique », écrit Zorin. Tolstoï voulait se mettre en retrait non seulement du monde littéraire, mais du texte lui-même. » Son rejet des institutions a déterminé les trente dernières années de sa vie. Sa fuite du domaine familial, quelques jours avant sa mort, en compagnie de son médecin, et sa fin très entourée dans la petite gare d'Astapovo, signe cette vie en l'achevant sur ce qui aurait pu être une nouvelle de Tolstoï, ou de Tchekhov. On le reconnut aussitôt et le chef de gare, un administrateur, l'hébergea. Bientôt, sa femme Sofia est prévenue et le rejoint, mais ses amis font barrage et ne préviennent pas le mourant de sa présence, de peur d'accélérer sa mort. La nouvelle de sa fuite fait flamber les journaux dans le monde entier. On connaît ses derniers mots grâce à son médecin : « Laissez-moi en paix... Foutez le camp, il faut foutre le camp. »

Andréï Zorin a découvert Tolstoï à 12 ans. Du temps de l'Union soviétique, il lui semblait difficile d'écrire sur lui, puisque Lénine l'avait fait : l'idéologie avait fermé les fenêtres ouvrant sur son œuvre et sa vie. Trotski, toutefois, a publié en 1937 un texte remarquable. Il critique naturellement le passivisme de Tolstoï, sa nature d'aristocrate, son incompréhension de l'histoire en marche, mais de l'écrivain, il parle comme personne : « Avec un calme olympien, un véritable amour homérique pour les enfants de son esprit, il consacre à tous et à tout son attention : le général en chef, les serviteurs du domaine seigneurial, le cheval du simple soldat, la petite fille du comte, le moujik, le tsar, le pou dans la chemise du soldat, le vieux franc-maçon, aucun d'eux n'a de privilège devant lui et chacun reçoit sa part. Pas à pas, trait par trait, il brosse un immense tableau, dont toutes les parties sont liées ensemble par un lien intérieur, indissoluble. Tolstoï crée, sans se hâter, comme la vie elle-même qu'il déroule devant nous. »

Quant au moraliste, posé tel Jimmy Cricket sur l'épaule héroïque de l'écrivain, Zorin remarque dans un entretien donné à la Pushkin House

que ses positions, longtemps marginales, sont aujourd'hui dans l'air du temps : « Son végétarisme, sa non-violence, son amour de la nature, sa recherche d'un mode de vie plus simple et plus sobre, son rejet absolu de toute interférence des institutions dans la vie des gens, sa recherche d'une autonomie totale, son dégoût de la sexualité. » Le livre que Zorin préfère est *Guerre et Paix*. Il l'a lu sept fois, de même que Tolstoï en a écrit sept versions. Il continue d'être surpris et secoué par ce phénomène que Trotski a parfaitement résumé : la « force vitale ». Il cite, dans son livre, une lettre de Tchekhov, écrite le 28 janvier 1900, qui éclaire ce sentiment avec la chaleur intelligente propre à l'auteur de la *Mouette*.

« Je redoute sa mort »

Un ami vient de lui apprendre que Tolstoï est gravement malade. Tchekhov ne veut pas y croire, il pense ou veut penser qu'il vivra encore vingt ans et il écrit : « Je redoute la mort de Tolstoï qui laisserait un grand vide dans ma vie. Premièrement, car je n'ai jamais aimé personne autant que lui. Je suis athée, mais, de toutes les confessions, la sienne est celle dont je suis le plus proche et qui me convient le mieux. Ensuite car, quand il y a Tolstoï dans la littérature, il est aisé et agréable d'être écrivain. Se rendre compte que l'on n'a rien fait et que l'on ne fait rien n'est pas si terrible : Tolstoï s'occupe de tout. Son activité justifie à elle seule les espoirs et les attentes que l'on place dans la littérature. Tolstoï, enfin, est fort, et tant qu'il sera en vie, le mauvais goût, la trivialité arrogante et larmoyante, toute forme de vanité brute et rageuse seront rejetés dans son ombre. » C'est peu dire qu'il nous manque aujourd'hui, aimerait-on répondre à Tchekhov. Lequel mourut en 1904, six ans avant Tolstoï. Quand celui-ci lut la lettre de Tchekhov, publiée en 1908, il venait d'avoir 80 ans, il fut ému aux larmes et il dit : « J'ignorais qu'il m'aimait tant. »

NB : La littérature, chez les Tolstoï, est affaire de famille. En édition de poche, les éditions des Syrtes publient un recueil réunissant la *Sonate à Kreutzer* de Tolstoï, *Roman sans paroles* et *A qui la faute ?* de sa femme Sofia, et le *Prélude* de Chopin, de Léon Tolstoï fils (traductions de Michel Aucouturier et Eveline Amoursky, préface de Michel Aucouturier, postface de Vitali Remizov).

ANDRÉï ZORINE LA VIE DE LÉON TOLSTOÏ. UNE EXPÉRIENCE DE LECTURE Traduit du russe par Jean-Baptiste Godon. Editions des Syrtes, 272 pp, 23 €.

portant, aux yeux de Tolstoï, poursuivait la résistance au mal par la violence. » D'où son rejet des révolutionnaires et des terroristes, aussi net que son rejet de tout pouvoir d'Etat : plutôt Gandhi que Lénine. Enfin, le cinquième commandement « imposait de ne pas traiter autrui comme un étranger ou un ennemi et abolissait la division des peuples en nations. »

Un pessimisme à toute épreuve

Inspiré par Rousseau, Tolstoï fit en sorte, à partir de la cinquantaine, de mettre sa vie en accord avec ces commandements. Il n'y parvint évidemment pas, mais ses convictions et sa puissance étaient telles qu'il s'en approcha, au prix de souffrances, de contradictions, avec un pessimisme à toute épreuve. Sans

doute recherchait-il la petite baguette verte qui « joua un rôle si important dans sa vie ». Dans son enfance, son frère aîné Nikolaï lui dit un jour que cette baguette était enterrée quelque part dans le domaine familial et « que celui qui la trouverait apporterait le bonheur à l'humanité tout entière. Le petit Léon fut bouleversé par cette idée. La croyance en l'existence de la baguette verte et l'espoir de la retrouver ne cessèrent de l'animer. Quelques années avant sa mort, il intitula un article exposant sa conception de la foi « La baguette verte » et demanda dans son testament qu'on l'enterre près de l'endroit où il cherchait ce trésor étant enfant. » C'était son *rosebud*, mais Citizen Tolstoï n'était pas Citizen Kane : ce *rosebud* n'avait rien du rêve (ni du cauchemar) individualiste américain. Il lui permit